

TROISIÈME CLASSE.

Ensemble : 1<sup>er</sup> prix. Médaille en or de 100 fr.  
2<sup>e</sup> prix. Méd. en vermeil de 50 fr.

Outre les prix attribués à chaque classe, le jury pourra décerner une ou plusieurs mentions honorables à celles des musiques qui lui en paraîtront dignes. Tous les corps de musique qui auront pris part au concours recevront une médaille commémorative de la solennité.

Indépendamment des prix d'exécution, un prix d'éloignement sera décerné au corps de musique qui, pour prendre part au concours, aura parcouru la plus grande distance.

Chaque chef de musique est invité à faire connaître, dans le plus bref délai, à la mairie de Douai, s'il adhère aux conditions qui précèdent.

La compagnie du chemin de fer a bien voulu consentir une réduction de moitié prix, tant à l'aller qu'au retour en faveur des corps de musique qui se rendront à l'appel de la ville de Douai.

Les actionnaires de la Compagnie du chemin de fer du Nord se sont réunis le 28 avril en assemblée générale et extraordinaire à la salle Herz, sous la présidence de M. le baron James de Rothschild. M. Delebecque, membre du conseil d'administration, a donné lecture du rapport. Ce document renferme des détails statistiques fort intéressants qui font connaître la situation satisfaisante de la compagnie. La ligne de Bussigny à Somain a été mise en exploitation depuis le mois de juillet 1858, celle de Saint-Valéry-sur-Somme a été ouverte pour l'époque de la saison des bains. Les 4 kilom. 1/2 de la ligne de Chauny à l'établissement de St-Gobain sont en cours de construction. La ligne de Paris à Creil sera ouverte ces jours-ci. La compagnie a terminé les études de la ligne de Paris à Soissons, qui appartient au nouveau réseau. On travaille sur l'embranchement de Pontoise. Ces différents travaux ont donné lieu à une dépense totale de 23,765,22 fr. qui se partagent entre les lignes en exploitation, les lignes en voie d'achèvement et celle qui ont fait l'objet de la concession de 1857.

Les améliorations apportées aux lignes belges annexées à la Compagnie du Nord ont coûté, pour 1858, 1,441,569 fr., leur débit actuel est de 18,361,146 fr. 67 c.

La Compagnie s'est décidée à construire à Paris une nouvelle gare devenue indispensable par suite du développement du réseau et de l'augmentation considérable du trafic. Cette gare coûtera environ 4 millions, qui seront prélevés sur les crédits affectés aux lignes nouvelles.

Le rapport est entré dans des détails sur la convention signée avec le gouvernement et qui est soumise en ce moment au pouvoir législatif. Les actionnaires sont appelés à en autoriser l'adoption.

Les recettes, qui avaient été, en 1857, de 51 millions 896,000 fr., se sont élevées, en 1858, à 55 millions 986,000. C'est une augmentation de 3 millions 799,000, ou de 7-35%. Le parcours moyen ayant été de 695 kilomètres, c'est une recette moyenne de 62,600 par kilomètre. Les recettes, déduction faite des charges, sont de 54,236,000, ou 3,945,000 de plus qu'en 1857. Il y a 1 p. % d'augmentation sur le produit des voyageurs, et 12-73 p. % sur la petite vitesse.

Les dépenses de l'exploitation ont été de 20,624,000. Elles s'étaient élevées, en 1857, à 18,983,000.

Soit, une augmentation, en 1858, de 1,641,000 ou 8-6 %, ce qui provient de la différence en

plus du parcours kilométrique. Le solde des recettes sur les dépenses est de 33,611,652 fr. 43 c. Il a déjà été distribué, au mois de janvier dernier, 25 fr. par action, soit 8 fr. d'intérêt et 17 fr. d'a-compte sur le dividende. Le rapport propose de distribuer, au mois de juillet, un solde de 28 fr. de dividende et 8 fr. d'intérêt, soit en tout 36 fr., qui, joints aux 25 fr. déjà payés, donneront, pour l'année, un revenu total de 61 fr.

L'assemblée a voté à l'unanimité les comptes de l'année, le dividende de 45 fr. et la convention conclue avec l'Etat. Elle a réélu avec enthousiasme MM. James de Rothschild, Lionel de Rothschild, Anthony de Rothschild, Henri Barbet et Félix, membres sortants du conseil d'administration.

Un horticulteur dunkerquois transmet au journal de Dunkerque quelques observations agricoles, spécialement applicables à nos contrées environnantes. Nous croyons intéressant de les communiquer à nos lecteurs :

« Les gelées d'avril ont causé un dommage considérable aux fruits d'agrément, tels que cerises, fraises, groseilles, &c., dont la récolte est assez sérieusement compromise. On craignait le même sort pour les pommes de terre qui semblaient un moment fort endommagées; mais les pluies subséquentes ont fait beaucoup de bien à ces précieux tubercules. Leur récolte éprouvera seulement, en définitive, le retard d'un mois environ. Les pommes d'hiver demeurent bien conservées. »

Les débuts du Cirque de M. Loisset ont eu lieu lundi soir. L'immense enceinte réservée aux spectateurs a été assiégée par la foule.

Les amateurs de l'art hippique sont nombreux dans notre ville; ils jugent en parfaite connaissance de cause et n'accordent pas leurs faveurs à la médiocrité. Aussi, dès la première représentation, le personnel de la troupe a-t-il obtenu un véritable succès; c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de la direction de M. Loisset dont la réputation oblige.

Nous aurons, plus tard, l'occasion de parler du mérite personnel des artistes qui contribueront à la vogue des soirées.

Constatons, en attendant, que les dispositions de la salle ne laissent absolument rien à désirer.

L'intérieur du manège répond à toutes les exigences: les banquettes sont bien installées, on y est assis à l'aise.

Si l'on en juge par le début, M. Loisset laissera les meilleurs souvenirs de son rapide passage à Roubaix. Malheureusement, les brillantes représentations qui doivent se succéder chaque jour devront être terminées à la fin de cette semaine, la troupe devant débiter à Bruges le 10 de ce mois.

Nous savons que des démarches pressantes ont été faites auprès de M. Loisset pour l'engager à prolonger son séjour dans notre localité. Nous souhaitons, dans l'intérêt des amateurs des exercices équestres, que ces démarches réussissent.

La ménagerie de M. Schmidt reçoit chaque jour de nombreux visiteurs, attirés par une curiosité qu'on a rarement l'occasion de satisfaire.

Lundi 9 mai, à sept heures du soir, un repas exceptionnel sera servi aux animaux féroces; moutons, lapins, coqs, tous vivants, apaiseront la faim des tigres et des lions.

M. Schmidt invite le public à ce spectacle curieux qui n'aura lieu qu'une seule fois pendant la durée de la foire.

FAITS DIVERS.

— L'autre soir, chez une dame anglaise qui habite la Chaussée-d'Antin, et qui est connue sous le nom de la Dame aux Carlins, parce qu'elle possède les deux derniers spécimens de cette espèce de chiens, il y avait une réunion d'animaux célèbres.

M. de Saint-F..., de Versailles, avait amené un chat qu'il aime beaucoup et qui lui est fort attaché. Ce chat lui a sauvé la vie.

M. de Saint-F... avait pour ce chat une certaine répugnance fondée sur la mauvaise réputation des chats en général. Ce chat le suivait partout, l'aimait avec passion; M. de Saint-F... mettait ses démonstrations sur le compte de l'hypocrisie.

Un jour, il y a trois ans de cela, il rentre chez lui sur les dix heures. A peine a-t-il mis le pied dans sa chambre, son chat se précipite au-devant de lui en miaulant d'un ton pitoyable, et, au risque, de se faire écraser, il se roule aux pieds de son maître comme s'il eût voulu l'empêcher.

M. de Saint-F... ne vit d'abord dans ces manifestations qu'une démonstration de joie de son retour. Il se baisse, veut prendre l'animal dans les bras et le caresser de la main; mais le chat, contreson ordinaire, est insensible à toutes les caresses, et, le poil hérissé, les yeux fixés sur l'alcôve, il continue à pousser des cris déchirants. Puis, s'arrachant aux bras de son maître, il s'élance par terre, fait un bond vers le lit, le regarde avec des yeux enflammés, miaule, revient se frotter contre les jambes de son maître; enfin, il donne tous les signes de la plus violente frayeur. M. de Saint-F..., surpris, se baisse... Il aperçoit sous le lit une main...

Aussitôt, conservant son sang-froid, M. de Saint-F... flâte son chat de la main et lui dit à haute voix et avec beaucoup de calme.

— Pauvre bête... qu'as-tu donc? Là! je parie que tu as faim et soif. On t'a enfermé depuis mon départ. Aïlons, Minet, vient manger.

A ces mots, il prend son chat dans ses bras, le presse avec reconnaissance, sort de la chambre, en ferme la porte à double tour, envoie chercher immédiatement la garde et fait arrêter un voleur armé d'un couteau qui se trouvait caché sous son lit.

C'est ce chat, célèbre dans le département de Seine-et-Oise, que lady R... avait voulu recevoir, qu'elle avait même invité à dîner avec son chien, un petit épagneul qui est d'une intelligence rare.

— Chaque après-midi, le jardin du Luxembourg est le rendez-vous de stratèges plus ou moins septuagénaires qui tiennent entre leurs mains les destinées de l'Europe. Leur canne à bec de corbin tranche toutes les difficultés diplomatiques, bat les armées, rase les villes, crée les empires, sauve les peuples.

Les lignes tracées sur le sable décrivent la position géographique des Etats, les routes, les cours d'eau, les chemins de fer. Ici on fait avancer un corps de troupes, là on élève un camp fortifié, plus loin, par une marche de flanc habilement combinée, on surprend et on écrase l'ennemi.

Quels magnifiques plans de campagnes sortent de ces têtes grises, blanches ou nues et lisses comme le crâne d'Elysée! Quelles marches forcées exécutées par ces jambes impotentes! Que de fleuves, de montagnes traversés par ces généraux sédentaires! Quelle gloire pour le vainqueur! quelle honte pour le vaincu!

Un petit vieillard aux membres grêles, au visage ridé, mais dont le regard était toujours

plein de feu, présidait, dominait ces quotidiennes réunions. On l'appelait M. de V... Le ruban de la Légion d'honneur brillait à sa boutonnière. Dans les conseils de guerre, c'était lui qui résumait la discussion.

Dans les opérations militaires, il ordonnait l'attaque et donnait le signal du combat. Il arrêtait l'effusion du sang comme ces rois du moyen-âge qui avaient le privilège de terminer le duel en jetant dans la carrière une baguette de bois vert. Quand six heures sonnaient, il fermait invariablement la discussion et coupait court à tous les mouvements stratégiques. C'était l'instant du dîner. Se fût-il agi de passer un fleuve, de donner l'assaut à une ville, de surprendre un poste ennemi, rien n'y faisait; il fallait partir.

Ces jours derniers, le vieux stratège trouva pour la première fois un contradicteur. Ses manœuvres furent critiquées, ses plans de campagne battus en brèche. On lui fit perdre des batailles; il ne put s'empêcher d'adresser quelques mots vifs à son adversaire qui riposta non moins aigrement. Chose triste à dire, les deux vieillards levèrent la canne l'un sur l'autre. On se jeta entre eux pour les séparer.

Tout à coup M. de V... recula de quelques pas, pâlit affreusement, chancela. On n'eut que le temps d'accourir vers lui pour le soutenir, mais, malgré les secours qu'on tenta de lui donner, il ne tarda pas à succomber. Son accès de colère l'avait tué.

— Nous lisons dans le Pays :

« Un jeune soldat qui suivait, il y a deux jours, le boulevard extérieur pour gagner le chemin de fer de Lyon se trouva subitement indisposé. Il s'arrêta en manifestant le désir d'entrer chez un marchand de vins pour se reposer et prendre quelque réconfortant, mais les personnes qui se trouvaient là se disputèrent le plaisir de le recevoir chez elles. On s'empressa de le soigner comme on eût fait d'un enfant, et lorsque son indisposition fut passée, les femmes bourrèrent son sac de friandises.

« On avait formé le projet de faire regagner au militaire le temps perdu en lui payant une voiture dans laquelle deux ou trois des assistants l'eussent accompagné, mais vint à passer M. le comte de S... dans un phaéton. Ayant vu le rassemblement qui s'était formé, il en demanda la cause et on la lui fit connaître.

« Il voulut alors avoir l'honneur de conduire lui-même le jeune soldat à la gare du chemin de fer, et, aux applaudissements de la foule, le militaire, ému jusqu'aux larmes des marques d'intérêt dont il était l'objet, monta dans la voiture qui partit aussitôt. »

— Nous lisons dans le Salut public de Lyon :

« Les grenadiers de la garde défilaient sur sur nos quais. Quelques jeunes gens, placés sur la porte d'un café, admiraient la tournure martiale de ces troupes, lorsqu'un jeune homme, d'origine étrangère, se permit de dire tout haut :

« Ces grenadiers ne feront pas aussi bonne mine devant les grenadiers autrichiens. »

« Aussitôt un retentissant soufflet tombe sur la joue du jeune homme. C'était un des spectateurs qui, froissé dans son amour propre national, venait, sans avertissement préalable, de donner une leçon à l'impertinent. Ce dernier eût riposté sans doute; mais les braves qui accueillirent le soufflet qu'on venait de lui administrer, lui firent comprendre qu'il n'était pas en pays allié, et qu'on était prêt à le traiter en Autrichien. La tête basse et le front rouge, il disparut promptement. »

et, après avoir cherché de la main, retira de dessous l'oreiller un paquet cacheté et entouré d'une grossière ficelle.

On sentait bien qu'il ne renfermait que des papiers. Sur l'enveloppe, on lisait, non sans peine, les mots suivants, écrits avec de l'encre décolorée :

« A remettre tout cacheté au régent après ma mort. »

Alors la princesse crut comprendre les paroles de Ringsholm.

« Je prendrai le paquet et le remettrai au duc, » dit-elle.

La vieille la regarda avec surprise.

« Madame, dit-elle, je vois bien que vous appartenez à une classe élevée, j'ai remarqué que vous avez le cœur bon et compatissant; mais je ne vous connais pas et rien ne me prouve vos droits sur ces papiers; je ne vous les donnerai donc pas. »

— J'approuve votre résolution de ne pas les livrer à une personne que vous ne connaissez pas; mais si vous saviez qui je suis...

— Vous!

— N'avez-vous jamais vu la sœur du régent, la princesse Sophie-Albertine?

— Si je l'ai vue!

— Eh bien, regardez-moi!

La vieille la contempla avec étonnement. Ses yeux ternes reprirent de la vie; ses pupilles s'élargirent et elle s'écria tout-à-coup :

« Mon Dieu, c'est vous, et je ne vous reconnais pas... Oh! pardonnez-moi! ma vue est si faible. L'âge et les veilles m'ont rendue presque aveugle; quelle faveur! quelle bonté de visiter des pauvres gens comme nous!... Vous êtes venue comme l'ange de la mort... »

— Ah!

— Votre aspect... je le crois maintenant... a délivré son âme de ses chaînes... Que Dieu vous bénisse!

— Que dites-vous?

— Dans son délire, il parlait sans cesse de feu Sa Majesté votre glorieux frère.

— Du roi Gustave? Que disait-il donc?

La princesse espérait obtenir quelques détails sur cet homme, à qui elle s'intéressait tant.

— Comme je vous le dis. Tantôt il croyait que le portrait suspendu à la muraille lui lançait des regards de colère; tantôt qu'il quittait sa place et s'avançait vers lui. Un instant avant votre arrivée, il était encore en proie à ces rêves fiévreux; et, quand vous êtes entrée, avez-vous vu comme il vous a regardée?

— Oui.

— Comme il a réussi ses dernières forces pour se soulever et se pencher en avant, comme s'il voulait vous pénétrer de ses regards?

— Eh bien!

— Avez-vous remarqué l'inquiétude, l'anxiété qui se peignait sur son visage?

— Après.

— Avez-vous fait attention au cri douloureux qu'il a poussé en retombant sur son lit, pour rendre le dernier soupir.

— Vous m'effrayez.

— Il a reconnu Votre Altesse Royale... Oui, bien certainement... je ne me fais pas d'illusion, et c'est la frayeur ou la joie qu'il en a ressentie qui a bûte sa fin.

La princesse avait le cœur bon, et elle souffrait à l'idée d'avoir été la cause involontaire de la mort d'un homme.

« La frayeur... expliquez-vous, dit-elle.

— Vos traits lui ont rappelé feu votre auguste frère, devant lequel, sans doute, sa conscience

ne se sentait pas tout-à-fait pure... Je ne sais... mais ces papiers...

— La joie?

— Peut-être a-t-il lu le pardon dans vos yeux, peut-être a-t-il vu dans votre visite inattendue une preuve de réconciliation; mais, comme je viens de le dire, ces papiers...

— Et qu'est-ce donc que ces papiers? Les connaissez-vous?

— Je ne connais rien... Prenez-les... ils vous appartiennent... et certainement ils vous apprendront si je me suis trompée ou non... Tenez; ils me brûlent la main... Prenez-les!

Elise reçut le paquet.

La princesse laissa sa bourse à la vieille et lui promit d'envoyer le lendemain une personne qui s'occuperait de l'enterrement du défunt; puis elle s'éloigna.

II.

LE RETOUR.— LA RENCONTRE.

Quand Sophie-Albertine et Elise se retrouvèrent dans la rue, elles ne ressentirent plus ni l'une ni l'autre l'anxiété qu'elles avaient éprouvée en venant.

L'aspect de la misère et de la mort avait relevé leur courage. La rue, bien que déserte et obscure, était agréable en comparaison du lieu d'horreur qu'elles venaient de quitter. Un ciel sombre et chargé de nuages s'étendait au-dessus de leurs têtes; un vent frais soufflait du lac Mælær. L'air pur les vivifiait. En outre, aussi loin que pouvaient s'étendre leurs regards, elles n'apercevaient personne, et elles s'en réjouissaient.

Elise avait offert un bras à la princesse et portait le petit paquet sous l'autre. Elles

croyaient maintenant leur entreprise hasardeuse menée à bonne fin, et elles se voyaient déjà de retour au palais sans accident. Elles marchaient fort vite et sans mot dire. Une vive joie faisait battre leurs cœurs, car elles étaient tout près de rentrer dans la Horngata, où stationnait leur voiture, quand tout à coup, un homme qu'elles n'avaient pas remarqué donna à Elise un choc qui lui fit lâcher le bras de la princesse.

« Eh bien! » dit Elise.

— Plait-il, répondit cet homme. N'est-il plus permis, par hasard, de circuler dans la rue? Ha! ha! et il le regarda en face la pauvre effrayée, qui avait perdu contenance et restait immobile. « Vous êtes un jeune étourdi de la cour, à ce que je vois... dehors pour affaires... je comprends... Vous venez chercher votre proie dans notre quartier... Oui, naturellement, la cour est un gouffre immense... Ha! ha! ha! — Ne m'insultez pas, monsieur répliqua Elise; lâchez-moi. »

L'inconnu avait saisi Elise par son manteau et semblait vouloir la retenir.

« Vous avez peur, mon ami, mais ne miaulez pas pour cela. »

En ce moment, on entendit un bruit confus de joie; plusieurs personnes s'approchèrent. Elise, plus effrayée encore, parvint à se débarrasser et courut rejoindre la princesse.

« Venez! » dit-elle en lui présentant le bras. Sa compagne tremblait de tous ses membres, elle se montra donc par nécessité plus brave qu'elle ne l'était réellement.

« Nous attendrons bientôt la voiture; courage! un moment encore! »

Elles entendaient marcher derrière elles.

(La suite au prochain numéro).

sode  
notre  
« P  
devoit  
heure  
de la  
et apr  
allocu  
ces de  
du Se  
des se  
teur a  
« L  
l'Emp  
plier  
vo  
défens  
tenant  
invinc  
tez, br  
« A  
cail ce  
marqu  
remett  
noncâ  
pris co  
dats, é  
ques d  
« C  
tants.  
Le p  
rété p  
merce  
13 c. p  
font p  
de-Cal  
Som  
nouve  
44 d  
effectu  
Les  
par MM  
directe  
Cam  
vèle, L  
PA  
GUA  
En mag  
livraiso  
au Mat  
La  
bureau  
sous l  
prendr  
nal, 2  
La  
PAUV  
moisell  
Les l  
ordinar  
tant, év  
au prof  
marcha  
Drap no  
Id.  
Id.  
Id  
Câchem  
Drap de  
Id. de  
Cuir lai  
Satin fa  
Id.  
Drap b  
Satin  
Grand  
Grand  
« 100  
La m  
en rem  
le nom  
prix et l  
RUE DE